



En cadeau, un jour de plus. Aujourd'hui, nous réfléchissons à la figure d'une autre image possible de l'Église : María Magdalena.

Cette figure féminine n'apparaît pas dans les écrits de Francisco Palau comme une figuration de l'Église. Pour lui, l'Église est "une vierge toujours pure", et Madeleine dans l'histoire de la théologie a été identifiée presque uniquement comme une pécheresse. Dans deux de ses Lettres de 1862, Palau la mentionne comme un exemple de pénitence, de pauvreté, de solitude et de prière : tel qu'il a été présenté par l'iconographie chrétienne des premiers siècles de l'Église. Et pourtant la figure de Marie Madeleine est bien plus riche. Le dernier siècle d'études bibliques et historiques a commencé à la restaurer à sa position exacte parmi les disciples de Jésus. Suivant la logique des Palau de voir dans les femmes bibliques, comme dans un miroir, l'image de l'Église de son temps, Madeleine peut facilement se prêter à une interprétation similaire qui nous aide à comprendre l'Église de notre temps.



Elle est mentionnée dans les quatre évangiles par son nom propre, sans aucune allusion à un mariage ou à une relation familiale. On sait seulement qu'il venait de Magdala, une cité antique au bord de la mer de Galilée. Elle semble assez riche, puisque c'est elle qui aide financièrement Jésus et ses disciples dans leurs voyages. Elle a été guérie par Jésus lorsqu'il a expulsé d'elle sept mauvais esprits. Depuis lors, elle l'accompagnera de très près, étant présente au moment de la Crucifixion et de la sépulture de Jésus, et étant le premier témoin de la Résurrection. Pour tout cela, dans l'Église, elle est considérée comme « l'apôtre des apôtres ».

" D'où sont venus les sept mauvais esprits et maladies " (Lc 8,2)

Depuis le VI^e siècle, dans l'Église d'Occident, Marie-Madeleine a été identifiée à la femme pécheresse, une femme qui a oint les pieds de Jésus dans la maison de Simon le Pharisien, en plus Marie de Béthanie. Car « les sept démons » pourraient indiquer une impureté qui, pour beaucoup, ne pouvait être comprise que comme impureté sexuelle et prostitution. La vérité est que nous ne saurons jamais ce que c'était. Cela restera toujours un secret entre Jésus et son disciple. Voilà à quel point Jésus est bon. On ne peut que soupçonner que la situation spirituelle de Marie au moment de sa rencontre avec Jésus était grave. Les sept démons peuvent évoquer les paroles de Jésus dans Lc 11, 24-26 : « Quand l'esprit impur quitte un homme, il erre dans des lieux arides, à la recherche de repos ; mais quand il ne le trouve pas, il pense : je vais rentrer chez moi, d'où je viens. Mais il s'avère que lorsqu'il arrive, il le trouve balayé et en ordre. Puis il va et prend sept autres esprits pires que lui, ils entrent et s'y installent, et la fin de cet homme devient pire que le commencement ». Le chiffre 7 dans la Bible indique la plénitude. Cela signifie que Marie était complètement dominée par le mal et la maladie. C'est dans cette situation d'esclavage que Jésus la regarde avec amour et lui offre la liberté. Les démons ne sont pas un obstacle pour que Jésus aime cette fille souffrante de son peuple. C'est comme dans le cas de la femme qui subit une perte de sang, ou dans le cas du pillage... il n'y a pas de situations perdues ou de personnes impossibles pour l'amour de Dieu.

Les sept esprits pourraient également indiquer les sept péchés capitaux. Maria Madeleine était une femme riche, et s'enrichir va souvent de pair avec des jeux injustes et des abus. Elle pourrait être comme la « femme à succès » de son temps : une entrepreneure, mais sans famille, entièrement dévouée à sa carrière. Colère, gourmandise, orgueil, luxure,



paresse, envie, cupidité... ce ne sont pas loin d'être les conditions d'une brillante carrière. Ainsi aussi la situation de Madeleine pourrait être un miroir pour l'Église actuelle. Le péché est présent dans la vie de l'Église, à la fois dans la hiérarchie, dans la vie consacrée et dans le peuple. Autant il est couvert, autant tout se révélera. C'est une réalité qu'on ne peut plus nier. Seul le fait d'admettre la présence de cette réalité dans la vie de chacun des croyants, aussi bien le Pape que les évêques et la dernière vieille de la paroisse, peut nous ouvrir à la possibilité de la libération. Jésus guérit Marie Madeleine avec son amour et sa puissance. Mais il fait autre chose : il l'invite à le suivre et à le servir, lui et ses proches. Marie Madeleine apprend à vivre selon la logique opposée au monde des richesses et des carrières brillantes. La colère, la gourmandise, l'orgueil, la luxure, la paresse, l'envie, la cupidité sont remplacés par les valeurs de patience silencieuse, vivre avec ce qui est nécessaire, amour pur et inconditionnel, prendre soin des autres, apprécier les dons des autres, partager généreusement. C'est aussi la voie de l'Église. Jésus continue à guérir et à pardonner nos péchés, mais pas pour que nous puissions continuer notre ancienne vie, mais plutôt pour que nous, comme Madeleine, commençons le chemin de la suite et du service, d'être proche de Jésus en prenant soin de ses besoins et ceux des siens : prendre soin de son Corps.

« Celle qui était à côté de la croix de Jésus » (Jn 19,25)

Madeleine suit Jésus comme l'une de ses disciples. Écoute quand Jésus parle de son chemin vers Jérusalem où il va être livré à la mort. Sûr que son cœur était prêt pour ce moment. Le cœur d'une femme amoureuse est fort, c'est pourquoi les femmes étaient celles qui étaient présentes lorsque Jésus est mort sur la croix. La présence de Marie était très importante : elle était là pour tous les pécheurs, possédés, marginalisés, humbles. Au nom de tous ces derniers. C'était la place réservée à elle et à l'Église. En marchant avec Jésus, Marie de Magdala a appris à être la dernière, le « balai de la maison ». Son travail de servir dans des choses simples, comme faire la lessive pour Jésus, était le meilleur travail de sa vie. Quand elle voit comment les soldats jouent avec ses vêtements, elle sait bien qu'ils appartiennent à Jésus : elle connaît chaque fil,

chaque reprise. Voir que sa robe n'est pas partagée lui donne l'espoir que le corps de son Maître, d'une certaine manière connu de lui seul, restera intact. C'est aussi l'espérance que l'Église porte dans son cœur. Être le dernier (pas seulement être avec le dernier) est le chemin qui nous donne le privilège d'être au pied de la croix de Jésus, d'être témoins de son amour poussé à l'extrême. Nous n'avons pas besoin de plus de positions d'importance, seulement de la présence silencieuse à côté de sa croix. En tant qu'Église, nous prenons soin de son Corps, nous l'habillons avec soin, et nos cœurs se brisent quand nous voyons ce Corps et ces Vêtements traités avec tant de violence et de haine. Mais étant si proches du Maître, nous éprouvons aussi l'espoir profond que la mort n'a pas le dernier mot. Ce corps si maltraité est sous la garde de Dieu. Il ressuscitera.





« Celle qui est allée en arrière pour voir où elle était » (Lc 23, 55-56)

Dans la vie comme dans la mort, Marie-Madeleine n'a pas su se séparer de Jésus. Avec d'autres femmes, elle regardait toute la scène. Toujours par derrière, toujours à la suite. C'est ce qu'il a appris en marchant avec Jésus : « tenez-vous derrière », comme le Maître l'a dit à Pierre. Il n'était pas encore temps d'agir. Elle était encore à l'école de la mère de Jésus qui « gardait toutes ces choses dans son cœur et les méditait ». Écouter, regarder, suivre... C'est ainsi qu'il l'a appris. Jésus ne l'a pas encore déchargée de son service, alors elle se précipita pour préparer les baumes pour oindre, pour la dernière fois, le corps de Jésus. Cela devait être le dernier service qu'il lui rendrait. Et après...

L'Église continue aussi à servir Jésus et son Corps. Écouter, observer, suivre le Maître. Être avec lui-même là où tout semble déjà mort, sans espoir. Parfois, il suffit de la présence. Sans grands discours, belles paroles, cris vers le ciel, condamnations ou pleurs pour un passé qui ne reviendra jamais. Vous n'avez pas toujours à élever la voix. Le témoignage de présence, d'être simplement aux côtés de ceux qui souffrent et meurent, est plus éloquent que tous les discours criés à distance et de loin. Marie nous montre encore une fois une Église proche et humble, qui ne connaît pas les réponses à toutes les questions, mais sait où est le Seigneur car pas une minute il ne l'a laissé seul pour s'occuper de ses propres affaires.

"Celle qui cherchait avidement le jardinier"

María de Magdala est folle d'amour. Elle ne pense pas aux conséquences de ses actes. Avant même l'aube, mettant sa vie et sa réputation en danger, elle court vers la tombe. Elle ne peut pas être loin de l'amour de votre âme. Comme le Bien-Aimé du Cantique des Cantiques. Elle porte bien des soucis dans sa tête, notamment celui de ne pas pouvoir bouger la pierre. Elle est surprise lorsqu'elle trouve le tombeau ouvert et... vide. Effrayée que son maître ait été enlevé, elle court vers Pierre et Jean. Elle revient vers eux, mais elle n'écoute même pas ce qu'ils disent ou font. Elle reste dehors, pleurant, enfermée dans sa douleur, ce n'est pas qu'ils l'ont seulement tué, maintenant par-dessus tout, ils l'ont enlevé. Pas même les anges, pas même Jésus lui-même ne peut la sortir de sa douleur. Madeleine continue avec son idée, incapable de changer son point de vue. Nous pouvons ressentir cette position trop souvent au sein de l'Église, dans notre propre

sein. De continuer avec ce que nous sommes, avec l'unique point de vue, avec la seule façon de penser et de ressentir, sans pouvoir voir d'autres possibilités, fermés dans la douleur d'avoir perdu le glorieux passé... ça sonne trop familier. Marie vit en Jésus un jardinier. Nous, dans l'Église, voyons l'opportunité de mieux vivre, d'avoir un poste, d'être important... et nous lui demandons : « où est l'Église que nous connaissons ? Dites-nous, où l'avez-vous mis? Pour que nous puissions retrouver sa grandeur... » Madeleine reconnaît enfin son Maître bien-aimé lorsqu'il l'appelle par son nom. Nous avons aussi besoin que Jésus appelle les choses par son nom, qu'il nous appelle à nouveau « Église » (communauté d'alliance avec Dieu). Nous avons besoin d'appeler les choses par leur nom, encore et encore, de confronter notre vie communautaire à la Parole de Jésus, de découvrir Jésus vivant dans d'autres réalités, d'autres manières de penser et de sentir.



"Celle qui le raconte aux autres disciples" (Mt 28, 10)



La scène de la rencontre de Jésus avec Marie-Madeleine a quelque chose d'affectueux. Jésus lui dit de ne pas l'arrêter, qu'il est en route pour la maison de son Père, mais en réalité c'est lui-même qui décide de s'arrêter pour rencontrer sa fidèle disciple. Comme s'il ne pouvait pas résister à l'amour fou de cette femme. C'est aussi ainsi que l'Église aime Jésus. C'est vrai, il y a en nous des infidélités sans fin, mais il y a aussi beaucoup de cet amour fou. Il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui donnent leur vie au service héroïque du Corps de Jésus chaque

jour. Tant qu'il y aura cette folie, Jésus sera toujours proche, car il ne peut pas résister quand sa Bien-Aimée l'aime de cette manière.

Après la résurrection, Madeleine est sans travail. Jésus va vers le Père, pour préparer une place pour les siens. Déjà elle ne peut plus le servir comme avant. Puis Jésus lui confie une nouvelle tâche qui l'occupera pour le reste de ses jours : dire aux autres, leur rappeler qu'ils doivent retourner en Galilée, toujours retourner en Galilée, à leur début, quand tout était différent, plus simple, plus joyeux. Dans l'Évangile de Matthieu, Madeleine reçoit cette charge avec d'autres femmes. C'est le grand rôle de la femme dans l'Église, et le grand rôle de l'Église dans la société : rappeler à tous comment étaient les choses au commencement, que tout le reste n'est pas essentiel, que ce qui compte c'est d'être avec Jésus, d'apporter le Bonne Nouvelle à ceux qui la désirent, guérir et chasser les esprits mauvais qui tourmentent les gens. Car quand Jésus est parmi les siens, tout est plus simple et plus joyeux.

Marie-Madeleine a suivi Jésus comme une ombre. Elle n'était séparée de lui ni dans sa vie, ni dans sa mort. L'Église, représentée par la figure de cette femme, a cette particularité : être proche du Corps de Jésus comme une ombre l'est de son sujet. On se souvient de ces paroles attachantes de Francisco Palau : « Ta seule présence me suffira, ton ombre me protégera » (MR 4.21). Que la présence de l'Église soit dans la société : comme une ombre qui protège et accompagne, sans vouloir être plus importante que ce qu'elle reflète. Pour que tout croyant (et moins croyant) puisse dire:

« J'ai toujours une ombre à ma gauche qui veille sur moi ; et quand je dors, elle me couvre de son voile noir et me protège. Et cette ombre est le manteau avec lequel m'abrite ma Bien-Aimée » (MR 1.21).